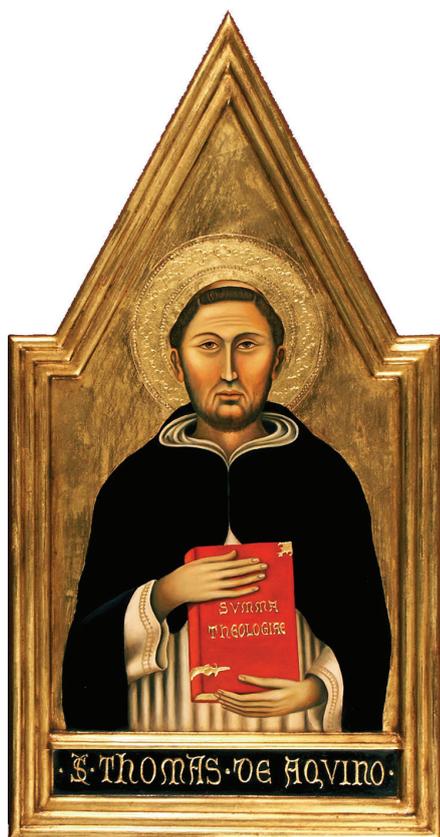


Traduction de
Guy-François DELAPORTE

SECONDS ANALYTIQUES D'ARISTOTE

Commentaire de Thomas d'Aquin



L'Harmattan

OUVERTURE PHILOSOPHIQUE

**GUIDE DE LECTURE DES
SECONDS ANALYTIQUES D'ARISTOTE**

Avertissement

Nous avons déjà commis un ouvrage introductif¹ au *Commentaire des Seconds analytiques d'Aristote* de Thomas d'Aquin. Nous invitons à le découvrir pour une présentation classique de l'œuvre dont nous proposons la traduction. Nous ne reviendrons donc guère ici sur ce qui fut dit là.

Nous nous permettons, en échange, des considérations davantage personnelles – et donc plus discutables – sur la logique, en général et dans le projet de saint Thomas, avant de revenir sur certains points précis des *Seconds analytiques*.

¹ “*Lecture du commentaire de Thomas d'Aquin sur le Traité de la démonstration d'Aristote*”. Ed. de L'Harmattan, 2005. Voir aussi : http://www.thomas-d-aquin.com/Pages/Livre/Lecture_Demonst/Lecture_Comm_Demonstration.pdf.

Qu'est-ce que la logique ?

Logique et théorie de la connaissance

L'intelligence est faite pour juger. D'abord et avant tout. Il ne lui suffit pas de connaître, et lorsqu'elle raisonne, ce n'est pas pour le plaisir d'argumenter. Connaissances, volontés, sensations, recherches, raisonnements, débats, objections et réfutations, n'ont, pour l'intellect, d'autre objectif que de porter un jugement². C'est ce qu'il sait faire le plus spontanément à tous propos ; c'est aussi ce qu'il cherche à confirmer de la façon la plus rigoureuse possible.

Nous entendons par jugement, l'affirmation (ou la négation) d'une caractéristique à propos d'une réalité quelconque. Prenons trois exemples de jugements : 1°- "l'homme est un animal au cerveau proportionnellement le plus volumineux" ; 2°- " $E=MC^2$ " ; 3°- "la valeur n'attend pas le nombre des années". J'attribue donc le fait d'être un animal doté d'un cerveau volumineux à l'homme, et le fait de valoir MC^2 à E, ou bien je nie, à propos de la valeur, la nécessité d'attendre des années. Le premier et le troisième jugement peuvent avoir été émis naturellement, dans une sorte d'intuition, fruit de l'expérience et de l'observation ; le second n'est sans doute compréhensible qu'aux initiés de la science physique relativiste. Pourtant, le premier fait, lui aussi, l'objet de recherches approfondies parmi les naturalistes, pour être scientifiquement confirmé, et le dernier ne parle véritablement qu'aux caractères trempés très tôt par l'adversité.

Autrement dit, un premier avis spontané ne satisfait pas souvent l'intelligence, qui se lance ensuite dans la recherche de motifs corroborant son verdict. C'est alors qu'elle raisonne. Le naturaliste établit des proportions précises entre la contenance crânienne de nombreux animaux et le volume global de leur corps, pour les comparer aux dimensions de l'homme, afin de confirmer ou d'infirmer avec certitude, une différence significative de capacité. Sa conclusion se formulera peut-être exactement dans les mêmes termes que son hypothèse de départ : "l'homme est un animal au cerveau proportionnellement le plus volumineux", mais la fermeté de jugement dans le second cas est infiniment supérieure.

² Dans ses proèmes au *Traité de l'interprétation* et au *Seconds analytiques*, Saint Thomas semble donner une autre hiérarchie entre les opérations de l'intelligence : la première – l'intellection – est, dit-il, au service de la seconde – le jugement – elle-même au service de la troisième – le raisonnement. Mais la perspective est un peu différente, et nous ne devons pas oublier que le raisonnement est lui-même finalisé par sa conclusion, qui n'est autre qu'un jugement en connaissance de cause. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, là où saint Thomas énumère trois opérations, Aristote n'en cite que deux : connaître et juger. Juger avant et après avoir raisonné.

Guide de lecture des Seconds analytiques

“Fermeté”. Le mot est lâché ; Aristote et saint Thomas parleront de “certitude” et de “nécessité”. « En science, nous ne cherchons pas n’importe quelle connaissance, mais un savoir certain »³. Ce que l’intelligence désire surtout en confortant ses jugements, c’est le maximum de certitude. Toute la logique d’Aristote voudra donc répondre à cette question : comment être certain ?

Cette formulation mérite quelques commentaires :

- Tout d’abord, ce n’est pas la logique qui offre la certitude, mais la science. Être sûr de l’égalité entre E et MC^2 ne vient pas d’abord de la rigueur logique et mathématique avec laquelle cette formule a été élaborée, mais avant tout de la connaissance de ce que sont “E”, “M” et “C”, purs objets de la science physique. Un savoir parfait sur la nature de ces trois concepts devrait suffire à rendre l’équation évidente au premier coup d’œil de physicien. Si ce n’est pas le cas, mais que ce soit la seule cohérence mathématique qui ait conduit à ce résultat, le savant ne pourra prétendre l’avoir compris qu’après avoir suffisamment médité sur les concepts physiques en jeu pour parvenir à une évidence propre à cette science. Sinon, ce n’est rien d’autre qu’une égalité mathématique, sans prise sur le réel. Il y a un parallélisme entre l’usage des mathématiques dans les sciences contemporaines et celui de la logique en philosophie. Le physicien ne peut se contenter d’être un mathématicien, ni le philosophe d’être un logicien.
- Cette question est du domaine du “comment”, c’est-à-dire des moyens. L’intelligence peut fort bien raisonner d’elle-même, en ignorant la logique. Cette discipline n’est pas de l’ordre du faire, mais du bien faire. Son but vise à perfectionner l’acte naturel d’intellection. En cela, elle est un art, comme la stylistique aide à bien écrire, la musicologie à bien composer, ou la gymnastique à bien dominer son corps. Sa maîtrise confère comme une seconde nature au philosophe, qui raisonne parfaitement sans plus y prendre garde. C’est pourquoi un penseur à l’intelligence vive mais indisciplinée, diffère autant d’un philosophe expert en logique, qu’un sportif amateur, d’un compétiteur professionnel.
- Mais la logique recherche, elle aussi, une certitude pour sa propre gouverne. Sa doctrine doit donc s’élaborer à la manière d’une science. On est, cependant, en droit de se demander s’il n’y a pas cercle vicieux à vouloir construire une science qui examine comment être certain d’être certain ! Saint Thomas formule lui-même ce paradoxe à propos des arts en général : « l’impétrant dans un art exécute les gestes de cet art, or, il ne possède pas ce savoir-faire, donc, celui qui ne maîtrise ni la science, ni l’art, produit l’objet de la science et de l’art ? », auquel il répond par ces

³ *Commentaire des Physiques*, L I, l 1, n° 7. Voir notre traduction : *Physiques d’Aristote, Commentaire de Thomas d’Aquin*, Tomes I et II, éditions de L’Harmattan, 2005.

Qu'est-ce que la logique ?

mots : « les semences et prémices des sciences et des vertus sont naturellement inhérentes par avance. Grâce à elles, l'homme peut s'avancer à sa façon dans les savoirs et les actes moraux, avant même d'avoir acquis cette science ou cette vertu. Mais une fois possédées, il exécute parfaitement ce qu'il faisait mal auparavant⁴ ». C'est en forgeant qu'on devient forgeron. C'est en analysant spontanément la valeur de nos jugements, et en réfléchissant sur cette analyse elle-même, que nous découvrons progressivement les critères de rectitude intellectuelle.

Reste une interrogation lourde de conséquences. L'intelligence, pour rectifier son jugement, doit le juger. Elle serait donc à la fois agent et objet d'une même opération. Pourtant, l'œil ne peut se regarder lui-même, ni le pied se piétiner. La disposition doit préexister à l'action, sans réciprocité. L'intelligence qui prétend se juger ne serait-elle pas comme une main qui tenterait de s'attraper ? Mais, les paradoxes n'ont de force qu'autant qu'ils parviennent à vous distraire des évidences premières. Revenons donc à elles : il est incontestable que malgré tous mes efforts et toutes mes contorsions, jamais ma main ne parviendra à s'empoigner ; il est non moins certain, tout noircisseur de page blanche l'éprouve, qu'on peut à loisir revenir mentalement sur ce que l'on a dit ou écrit. C'est, au sens étymologique, "ré- fléchir", c'est-à-dire rendre présent à l'esprit une pensée, pour se pencher sur elle et penser à son sujet tout en la pensant.

Pourquoi la main ne peut-elle se saisir ? Parce que pour prendre, elle doit occuper une certaine configuration spatiale, tandis que l'objet qu'elle prend en occupe une autre. Or nul ne peut remplir deux espaces différents à la fois. La matérialité des êtres naturels les contraint à une tridimensionnalité unique à un instant donné, qui leur interdit toute autre disposition au même moment. Il nous faut donc conclure : si l'impossibilité de s'auto-mobiliser provient de la corporéité, mais que l'intelligence peut se pencher sur son propre acte, c'est qu'elle est immatérielle. Que l'intelligence puisse réfléchir sur son propre acte d'intellection, est la preuve indubitable de sa pure spiritualité.

Ceci marque l'essence même de la logique. Ayant pour objet d'étudier les œuvres de l'esprit, et étant elle-même œuvre de l'esprit, elle baigne du début à la fin dans l'immatériel, avec quelques effets secondaires :

- La plupart des sciences et des arts ont pour domaine d'investigation des réalités tangibles, naturelles ou artificielles ; la logique ne partagera donc qu'avec la métaphysique le privilège d'étudier des êtres spirituels. Avec tout de même cette différence notoire que la seconde s'intéresse aux substances spirituelles réelles, tandis que la première se concentre sur ces

⁴ *Commentaire de la Métaphysique*, L IX, l 7, n° 1852, 1855. Voir notre traduction *Métaphysique d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin*, Tomes I et II, Éditions de L'Harmattan, 2012.

Guide de lecture des Seconds analytiques

êtres spirituels que sont les concepts. Néanmoins, comme il y a concept de tout être, ces deux disciplines sont très souvent confondues, et de nombreux esprits à la mode s'imaginent avoir atteint les sommets de la métaphysique quand ils n'ont pas encore quitté les sous-sols de la dialectique.

- La matière est source de particularismes, de résistance et de fortuit, qui pénalisent la perfection d'une science ou d'un art. Tout fabriquant se heurte à la difficulté de maîtriser les matériaux nécessaires à son projet de production. La conception sur ordinateur lui paraît bien simplificatrice en comparaison de la réalisation concrète. Le savant est soumis aux mêmes contraintes lorsqu'il veut calibrer une expérience pour la rendre scientifique, c'est-à-dire reproductible et universelle. La logique, en revanche, ne connaît pas cet obstacle et peut donc prétendre au statut de science certaine, au même titre que les mathématiques.
- La matière crée les individus au sein d'une même espèce. À l'inverse, l'immatériel est universel, et toute la logique aura l'universel pour sujet d'étude et pour moyen de preuve à sa main. Elle ignore le singulier. Ce caractère fondamental est parfois méconnu des logiciens eux-mêmes, nous le verrons. En un sens, en effet, il représente un handicap contrariant le rêve d'une "mathesis globale" susceptible de s'appliquer à n'importe quel cas de figure. Car la logique ne s'occupe pas de toute pensée, mais uniquement de celles où la rigueur et la généralité sont attendues. C'est, dit Aristote, une question de culture que de savoir en quels domaines on peut espérer la certitude, et en lesquels il serait béotien de l'exiger.

Nous pourrions donc définir la logique comme la doctrine offrant les moyens intellectuels de "bien juger", entendons par là d'évaluer le degré de certitude d'un jugement. Doctrine, elle est une science elle-même à la recherche de certitude ; réflexion en vue de juger, elle est un instrument natif de l'intelligence ; facteur de bien agir, elle est une vertu et un art. Pour contribuer aux objectifs de l'intelligence, elle met à disposition des trois opérations mentales que sont l'intellection, le jugement et le raisonnement, tout un arsenal de théories et de pratiques. Lorsqu'on la maîtrise, elle doit permettre de dire le vrai avec ordre, facilité et sans erreur. Nous nous proposons d'en faire un survol rapide. Ce ne sera en aucun cas un traité de logique, mais nous tenterons de présenter en perspective les grands chapitres de cette discipline. Pour porter un premier jugement !

Qu'est-ce que la logique ?

L'interprétation

Puisque le jugement est la raison d'être de tout le reste, avons-nous dit, commençons par lui⁵. Plus il est complexe et articulé, plus il est délicat, évidemment, de le décortiquer. Quelque chose comme "Le royaume d'Angleterre est plus petit que l'Empire du Milieu, mais plus grand que le jardin de mon oncle", contient au moins deux appréciations distinctes : "... plus petit...", "... plus grand...", mais aussi une troisième dans la mise en comparaison des deux précédentes pour indiquer une fourchette. Fondamentalement, néanmoins, il se réduit à l'attribution au Royaume-Uni d'un ordre de grandeur assez distendu : sa superficie oscillerait entre 200 m² et 9 600 000 km². Les jugements complexes peuvent toujours se réduire à une formulation logique simple : sujet, verbe, complément(s), même si les mots pour l'exprimer se multiplient souvent. L'expression "La superficie du royaume d'Angleterre" quoique formée de plusieurs mots, renvoie à une idée simple, énoncée par le groupe nominal qu'on nomme sujet ; "se situe entre deux grandeurs connues" renvoie à une autre idée simple qu'on nomme "prédicat" en logique, et qui se construit grammaticalement autour d'un verbe ou d'un groupe verbal complément⁶. Lorsqu'une telle réduction n'est pas possible, c'est le signe de la présence de plusieurs jugements sans lien. Il faudra les traiter à part, l'un après l'autre.

Une structure élémentaire, autour de laquelle s'articulent toutes les autres, servira donc de modèle à l'élaboration des outils d'aide au jugement vrai : un groupe nominal sujet et un groupe verbal prédicat. La prédication logique (acte d'attribuer un verbe et ses éventuels compléments à un sujet) est toujours l'affirmation (ou la négation) d'un état, d'une action ou d'un affect concernant un destinataire. C'est le verbe, notons-le au passage, qui est prédicat principal, avant les compléments, car c'est lui qui exprime l'action, l'état ou l'affect (les autres ne font que compléter le verbe, comme le nom de leur fonction grammaticale l'indique) ; ce verbe ne se limite pas au rôle d'agent de liaison entre deux séries de noms. Tout jugement se traduit finalement par ce type d'énoncé : "A est (ou n'est pas) B", où "A" est nom-sujet (ou un groupe nominal sujet) et "est B" est verbe-prédicat (ou un groupe verbal prédicat).

"Être B" peut signifier un simple verbe comme "courir" ou "lire". Nous touchons du doigt la limite d'une modélisation abstraite qui incite inconsciemment à une logique de noms – A et B – comme "Jean" et "coureur", où le verbe être ne servirait que de lien grammatical. C'est une erreur de perspective qu'on retrouve souvent en logique symbolique. Un prédicat

⁵ Ce début n'est pas classique, ni même, peut-être, pédagogique. Nous ne cherchons pas à enseigner, mais à comprendre, et l'intelligence d'un processus provient en dernier ressort de sa finalité.

⁶ Du point de vue du logicien, l'analyse grammaticale de la langue française évolue dans le bon sens.

Guide de lecture des Seconds analytiques

n'exprimerait dès lors qu'un état, comme "coureur" ou "lumineux" à l'exclusion d'une action. La notion d'action est, en effet, étrangère aux mathématiques. Or, un jugement est essentiellement l'association d'un nom et d'un verbe, c'est-à-dire d'un destinataire et d'une action (l'action pouvant être effectuée ou subie), comme "Jean court", où "A" désigne "Jean" et "est B" désigne "court".

Nom et verbe sont donc les composants élémentaires d'un discours dit "énonciatif" parce qu'il a la propriété d'énoncer nécessairement quelque chose de vrai ou de faux. C'est en cela que la logique attachée à la seconde opération de l'intelligence est au service de la science. Le discours énonciatif n'est pas le seul que l'intelligence puisse prononcer. Elle peut donner un ordre : "Marche au pas !", suggérer un souhait : "Puisse-t-il faire beau demain", conseiller une attitude : "Tu devrais changer de cravate", etc. Les modes d'expression dont elle dispose sont nombreux. Mais, hormis le discours énonciatif affirmant ou niant un prédicat d'un sujet, aucun autre discours n'exprime le vrai et le faux, car tous sont plus ou moins commandés par le bien et le mal. C'est pourquoi seule l'énonciation intéresse la logique.

En vertu du principe de non-contradiction au fondement de toute l'étude de l'interprétation, une proposition qui contredirait le jugement que je formule est nécessairement fausse si mon jugement est vrai, mais nécessairement vraie si mon jugement est faux. Par conséquent, dans la conjonction de deux jugements contradictoires, comme par exemple : "Tout $E = MC^2$ ou bien certains $E \neq MC^2$ ", j'ai nécessairement capturé la vérité dans l'une des deux branches de l'alternative, et l'erreur dans l'autre. Il me reste, certes, à déterminer laquelle est laquelle, mais j'ai déjà avancé d'un grand pas dans la chasse à la vérité. Savoir comment monter une véritable problématique, où le vrai et le faux sont nécessairement énoncés alternativement et séparément, sans échappatoire possible, voilà tout l'enjeu du *Traité de l'interprétation* d'Aristote.

Les difficultés sont nombreuses. Quelle est, en effet, la véritable contradiction, terme à terme, de jugements comme "tous les belges ne sont pas flamands", "il est possible qu'il y ait une bataille navale l'an prochain", "le vent du nord refroidit souvent la surface de la mer Méditerranée" ? Devrais-je opposer à ce dernier, par exemple : "le calme du sud réchauffe parfois le fond des terres nordiques" ? Ou bien seulement "Le vent du nord refroidit *rarement* la surface de la mer Méditerranée" ? Ou encore une autre formulation ? Les règles de la bonne contradiction sont parfois très subtiles. Mais elles n'ont d'intérêt qu'autant qu'elles sont autant de pièges à vérité.

Ce sont tous les cas de figure possibles qu'Aristote passe en revue dans l'ouvrage cité (surtout au second livre). Son but est d'établir les moyens de séparer à chaque fois avec certitude, le vrai du faux. Car une opposition mal formulée ne permet plus d'assurer qu'une des deux branches de l'alternative est nécessairement vraie. Nous avons alors manqué le rendez-vous de la science.

Qu'est-ce que la logique ?

La définition

Le modèle de jugement élémentaire “A est B” ouvre à l'étude des instruments logiques des deux autres opérations de l'intelligence. Les premiers, en amont du jugement, portent sur l'étude de A et de B pris isolément. En quoi la qualité et la signification d'un terme simple peut-elle servir à l'établissement de la vérité ? Les troisièmes, en aval, veulent établir, dans une argumentation, la raison pour laquelle A est B, cette raison étant C. On mesure donc la très grande intrication des instruments logiques au service du savoir. La première série d'instruments, destinée à la définition, analyse A, B, et C pour eux-mêmes ; la seconde, destinée au jugement, associe (ou dissocie) A et B ; la troisième, destinée au raisonnement, justifie cette association (ou cette dissociation) en raison de C, qui assure que A est bien B (ou ne l'est pas). Tout part d'un jugement “A est B” et y revient, ou bien conclut à sa contradictoire “A n'est pas B”.

Autant nous prenons aisément conscience de notre faculté de juger, et plus encore de nos raisonnements, autant nos intellections nous sont moins palpables. Appréhender la nature de quelque chose arrive le plus souvent sans y prendre garde. En jugeant, par exemple, que “l'homme est l'animal au cerveau proportionnellement le plus volumineux”, nous convoquons tout d'abord spontanément les notions d'homme, de cerveau, etc., sans nous arrêter à elles, mais pour aller immédiatement à l'affirmation. Comme la respiration ou les battements du cœur, nos actes les plus vitaux sont les moins conscients. Car l'intellection – appelée encore “appréhension” par opposition à réflexion, ou “connaissance” par opposition à savoir, ou “intuition” par opposition à raisonnement – est l'acte le plus fondamental de l'intelligence. Celui à partir duquel tout commence chronologiquement et génétiquement. Celui que l'on commet en général sans y penser (!)

À la fois, donc, nous manions couramment le concept d'homme, et à la fois nous passons au-dessus de l'abîme d'inconnaissance qu'il recèle. C'est d'ailleurs vrai de la totalité des notions dont nous nous servons, et un homme pourrait consacrer sa vie à l'étude d'une mouche sans parvenir à en percer le mystère⁷. Mais ce n'est pas ce qui empêche les savants d'établir des conclusions scientifiques à son sujet. L'usage des notions – et des réalités qu'elles signifient – a donc un statut ambigu, à la fois bien et mal connu. Nous avons une idée plus ou moins générale de ce qu'est un homme, déjà essentielle mais encore confuse : c'est un être, un être vivant, un animal, doté de sentiments et de réflexion, etc. Autant d'éléments qui le définissent dans son entier et non dans tel ou tel de ses aspects particuliers (comme le ferait “avoir des mains”, par

⁷ *Commentaire du Credo*, Prologue, n° 7 : « Notre connaissance est si débile qu'aucun philosophe n'a jamais pu découvrir parfaitement la nature d'un seul insecte. Aussi lisons-nous qu'un philosophe vécut trente ans dans la solitude pour connaître la nature de l'abeille ». Nous n'en savons guère plus aujourd'hui.

Guide de lecture des Seconds analytiques

exemple). L'intellection se clarifie et se renforce avec l'élaboration de définitions, en allant de la connaissance la plus globale et la plus confuse, à la signification la plus précise possible, sans perdre l'essence de vue, donc sans s'arrêter à la multitude des caractéristiques particulières.

Tel est, par conséquent, l'objectif auquel est dédiée la logique attachée à la première opération de l'esprit : l'art de définir. L'étude aristotélicienne des méthodes de définition est en partie consignée dans le traité des *Catégories*. En partie seulement, car elle est en fait éparpillée dans plusieurs autres ouvrages : au livre II des *Seconds analytiques*, en introduction du *Traité de l'âme*, au livre VII de la *Métaphysique*, ainsi que dans les livres VI et VII des *Topiques* ; nous manquons d'un traité systématique de la main d'Aristote sur ce sujet.

Mais avant de définir, nous devons établir le nombre de significations possibles d'un terme et leurs relations éventuelles, car elles demandent autant de définitions différentes. Aristote fixe trois statuts possibles aux mots. Soit le terme n'a qu'une seule signification et on l'appellera "synonyme" (racine grecque) ou "univoque" (racine latine), il est alors l'objet d'une seule définition ; animal, par exemple, se définira de la même façon, qu'on le dise du chien, de l'homme ou du panda. Soit il aura plusieurs significations sans lien, et on le nommera "homonyme" ou "équivoque", et donnera lieu à plusieurs définitions hétérogènes ; chien, par exemple, connaît plusieurs sens dans les expressions "chien d'arrêt", "chien de fusil" ou "avoir du chien", qui n'ont guère de rapport entre eux et seront définis de façon bien différente. Le terme sera enfin "paronyme", s'il est dérivé d'une racine commune, comme par exemple "chenil", pour chien ; on voit que, dans ce dernier cas de figure, la construction grammaticale du premier terme – chenil – est dépendante du second – chien – et il en ira de même de leur définition. La paronymie est l'embryon de ce qui deviendra l'analogie d'attribution au moyen-âge⁸.

Puis Aristote passe en revue dans son traité, chacune des dix catégories. Avec cet ouvrage – *Catégories* – il a mérité sa réputation de génie immortel, dont la pensée a définitivement traversé les siècles pour atteindre une dimension d'éternité. Les catégories – ou encore prédicaments – sont autant de genres ultimes auxquels rattacher les choses ; autant de notions les plus globales qu'on puisse attribuer à quoi que ce soit. "Substance", par exemple, est la notion commune la plus générale que je puisse attribuer à homme, à chêne, et à caillou ; "qualité" regroupe les nombreuses propriétés attribuables aux choses, comme les couleurs, les aspects physiques, les tendances psychologiques, etc. Et ainsi de suite des autres catégories. Ces dix catégories enferment confusément

⁸ Voir sur ces sujets, notre traduction : *Métaphysique d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin*, Éditions de L'Harmattan 2012, Guide de lecture, p 17 et sq., ou : http://www.thomas-aquin.net/Pages/Metaph/Guide_Metaph_02.pdf.

Qu'est-ce que la logique ?

toutes les existences de ce monde. En voici la liste : substance, quantité, qualité, action, passion, lieu, temps, configuration, avoir, relation. Tantôt Aristote les cite toutes (pas toujours dans le même ordre), tantôt il ne mentionne que les principales, comme substance, quantité, qualité et relation.

Pour définir “blanc”, par conséquent, la première démarche, après s'être assuré de ne retenir qu'un seul sens de ce terme, c'est de le rattacher à la catégorie qui est la sienne. Plus ce rattachement est général et plus il est certain. Relier blanc à la catégorie qualité, ou deux à la catégorie quantité, ou homme à la catégorie substance, ou marcher à la catégorie action, c'est poser un premier pas tout à fait assuré. Une fois celui-ci accompli, il convient de préciser la notion en subdivisant le genre commun selon ses sous-espèces, pour situer à nouveau notre concept, et ainsi, de proche en proche, parvenir à la meilleure détermination possible⁹. Il s'agit d'un processus de division fondé sur l'opposition de contradiction, de sorte que lorsque le terme est reconnu appartenir à l'une des deux branches, il est ipso-facto exclu de l'autre en toute certitude.

Supposons, par exemple, que la catégorie substance se divise en substance “vivante” et substance “non-vivante”, ou “inerte” de façon contradictoire. Alors, en rattachant homme à l'une des deux subdivisions – disons “substance vivante” – je le nie nécessairement de l'autre. Je peux donc abandonner l'étude de cette deuxième partie, pour me consacrer à la première et trouver à nouveau une subdivision ; disons : substance vivante “douée de locomotion” et substance vivante “sans locomotion”, etc. Ainsi, progressant par divisions au sein même de la catégorie substance, je parviendrai à une qualification croissante de ce qu'est l'homme.

Plus je progresse dans la connaissance des termes en eux-mêmes, et mieux je me dispose à justifier mes jugements. L'art de bien définir est l'instrument de l'art de bien juger.

Le syllogisme

Raisonner, c'est donner la raison. Prévenons tout de suite d'un contre-sens que Descartes ne sut éviter : c'est “donner” la raison, et non pas la “rechercher” comme quelque chose de nouveau et d'inconnu. Rechercher relève de l'interrogation dialectique, tandis que raisonner concerne l'analytique. La logique du raisonnement, qu'Aristote appelle *Analytique*, et dont il traite en deux ouvrages¹⁰, ne s'applique donc pas directement à la recherche scientifique au sens contemporain du terme. “Analuein”, mot grec ayant donné “analyser”, signifie résoudre, mais aussi dissoudre. La même pluralité de sens se retrouve en français dans le terme “solution”, qui veut dire tantôt “réponse” et tantôt

⁹ *Commentaire des Seconds analytiques*, Livre II, l. 14.

¹⁰ *Premiers analytiques et Seconds analytiques*.

Guide de lecture des Seconds analytiques

“mélange liquide”. Analyser, résoudre, dissoudre, c’est réduire la conclusion dans ses principes, la diluer dans ses prémisses. Un raisonnement ne commence donc qu’une fois la recherche accomplie et close, et rend compte de la conclusion en l’établissant dans ses causes. Tout l’objet des *Analytiques* est précisément d’édicter les règles de ce compte-rendu.

Il y a trace de raisonnement dès lors qu’on rencontre dans une phrase ou un paragraphe, les termes de liaison suivants : “car”, “parce que”, “or”, “mais”, etc. Comme par exemple : “Les terres argileuses sont rouges, car (parce qu’) elles contiennent de l’oxyde de fer ” ; ou bien : “une matière contenant de l’oxyde de fer est rouge, or (mais) les terres argileuses contiennent de l’oxyde de fer, donc, ...” La première affirmation, avec “car” ou “parce que” est un raisonnement complet, mais dont la formulation est en partie éludée, car assez évidente d’elle-même. La seconde, avec “or” ou “mais”, est l’expression complète du même raisonnement, dans ce qu’elle a d’un peu lourd pour un esprit littéraire, mais qui sert de base technique fondamentale pour l’analyse logique d’un syllogisme.

Notre syllogisme prend, en effet, la forme : “BA, or CB, donc, CA”, où B symbolise “Ce qui contient de l’oxyde de fer”, A “Être rouge” et C “Les terres argileuses”. Dans sa forme abrégée, nous avons : “CA parce que B”. La force de l’expression développée, c’est qu’elle donne immédiatement l’évidence certaine de la conclusion, à la simple audition, pourvu qu’on s’accorde sur les prémisses BA et CB. Un syllogisme construit dans les règles possède une puissance de conviction autant psychologique et subjective que rationnelle et objective. « Le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, une autre distincte des précédentes s’ensuit nécessairement du fait de celles-là mêmes qui ont été posées »¹¹. Les mots-clés sont ici “s’en suit nécessairement”, car c’est l’objectif premier de la logique. La forme syllogistique met en exergue la nécessité de la conclusion, compte tenu des préalables. De sorte que si les prémisses sont vraies, alors, la conclusion l’est nécessairement aussi. À nouveau, la vérité est piégée !

L’énonciation d’un syllogisme est un peu comme l’explication d’un tour de passe-passe. Descartes et ceux qui ne veulent pas en comprendre l’utilité, ressemblent à cet enfant à qui on révèle un truc de magie et qui s’exclame, déçu, « ce n’est donc que cela ? », ayant déjà oublié sa fascination tant que le mystère ne lui avait pas encore été dévoilé. Au lieu de reconnaître le génie du manipulateur, il se contente de regretter que le charme de la vérité puisse se dévoiler avec évidence. Descartes raisonne comme un enfant de sept ans. Dans ses *Analytiques*, Aristote nous révèle l’intégralité de ses tours de magie !

¹¹ *Premiers analytiques*, L I, ch. 1, 24b18 ; voir aussi *Topiques*, L I, ch. 1, 100a25.

Qu'est-ce que la logique ?

Comment bien définir, bien énoncer (ou interpréter) et bien syllogiser, tels sont les trois chapitres fondamentaux de la science logique, au service des trois opérations de l'intelligence : la conception, le jugement et le raisonnement. L'étude de ces dernières relève du *Traité de l'âme*, et est donc un préalable au savoir théorique de la logique, même si une initiation pratique peut, dans un premier temps, précéder. Il y a en effet un cercle apparent à dire que la compréhension de la logique présuppose la science de l'âme, tandis que celle-ci se doit de respecter les règles de la première pour être science.

Mais saint Thomas a déjà donné la solution. Toute science et toute vertu reçoit ses prémices dans la nature humaine et ses dynamismes. C'est donc par capitalisation d'essais et d'erreurs, ou mieux, sous la conduite d'un professeur, que le débutant peut progresser parallèlement dans l'une et l'autre discipline.

Histoire de la logique

Un roman à écrire

Le roman de la logique reste sans doute à écrire. Nous n'avons pas l'intention de nous y mettre. Nous ne ferons que repérer certains chapitres de son évolution afin de mieux comprendre ce qu'elle est, et ce que, peut-être, elle ne devrait pas être.

Embryonnaire avant Aristote (384 – 322 av. J.C.), elle doit à ce seul philosophe un complet développement. Kant (1724 - 1804) soutiendra, à quelques 20 siècles d'écart, que depuis Aristote, la logique « n'a été obligée de faire aucun pas en arrière... Jusqu'à présent, elle n'a pu faire, non plus, aucun pas en avant et par conséquent, selon toute apparence, elle semble close et achevée¹² ».

Peu avant Kant, néanmoins, Leibniz (1646 - 1716) initiait une toute nouvelle logique, à base de calculs algorithmiques écrits dans une langue présentée comme universelle. L'idée connut un développement exponentiel au XIX^e et XX^e siècle, dont on pourrait fixer le départ avec Georges Boole (1815 - 1864) et son algèbre, et l'apogée avec Frege (1848 - 1925), Russel (1872 - 1970) et Carnap (1891 - 1970). S'agissait-il d'une nouvelle "révolution copernicienne" ? Il semble que nous ayons simplement changé de discipline. Cette matière n'intéresse plus, désormais, que les mathématiciens et ne traite pas d'autres d'objets que mathématiques, même si leur intention se veut universaliste.

Entre-temps, la logique que nous nommerons classique par opposition, est ressortie de sa caverne après une hibernation de quelques siècles, pour un nouveau printemps dans la mouvance de la renaissance thomiste, à la fin du XIX^e siècle. Citons, sans exhaustivité, l'université de Louvain en Belgique, avec le cardinal Mercier (1851 - 1926), l'école polonaise de Lvov-Varsovie, avec Lukasiewicz (1878 - 1956) et Tarski (1901 – 1983), l'université Laval pour le Nouveau Monde, ou Jacques Maritain, en France (1882 - 1973). De sorte que nous sommes aujourd'hui devant deux courants scientifiques avançant chacun à sa guise, mais qui, tous les deux, s'efforcent d'intégrer un maximum d'éléments de l'autre, dans une sorte d'œcuménisme, où le plus âgé veut marquer son respect, tandis que le plus jeune tient à s'acquitter de sa dette. Dans l'espoir, sans doute, de connaître une unification finale.

Néanmoins, les auteurs de manuels classiques qui veulent donner une place à la logique mathématique, laissent souvent l'impression de se limiter à retranscrire en signes formels abscons, des propositions généralement assez claires en langage naturel, ou de s'appliquer, en sens inverse, à faire comprendre les formules

¹² *Critique de la Raison pure*, Kant, 1787, préface à la 2^{de} édition.

Histoire de la logique

symboliques en les traduisant en termes usuels. Y a-t-il, dès lors, véritablement valeur ajoutée théorique (sans contester les avancées technologiques) si la logique mathématique ne devait être autre chose, au final, qu'une logique naturelle écrite autrement ? Cet œcuménisme paraît assez vain. Que chacun suive sa voie, libéré de l'éternel complexe des anciens envers les modernes.

La logique après Aristote

Kant fit erreur. Dès après Aristote, la logique posa des pas de côté, à défaut, peut-être, de reculer ou d'avancer, avec l'apparition et l'envahissement de la logique stoïcienne, lointain ancêtre de nos conceptions épistémologiques contemporaines. Elle est en grande partie indépendante de la logique d'Aristote, et contemporaine de ses successeurs immédiats. Le courant stoïcien connut son apogée avec Chrysippe (280 – 207 av. J.C.), et se prolongea jusqu'à Sénèque (4 - 61) et l'empereur Marc-Aurèle (121 - 180). Cette logique se fonde sur l'étude des propositions conditionnelles, et non plus sur les termes. Elle prône une démarche hypothético-déductive à partir de cas singuliers. Elle s'intéresse aussi à la dialectique, à l'art de discourir, aux sophismes et aux paradoxes.

Pendant ce temps, Andronicos de Rhodes (1^{er} siècle av. J.C.) fit une réédition complète des œuvres d'Aristote récemment redécouvertes, et Alexandre d'Aphrodise (150 - 215) sera l'initiateur d'une tradition de commentaires fidèles, notamment des traités de logique.

Désormais, Alexandrie et Rome partagent avec Athènes le statut de capitale intellectuelle, culturelle et scientifique. La période alexandrine, suivie de l'ère romaine, s'étendit du 2^e siècle avant J.C. au 6^e après. Le Néo-platonisme, initié par Ammonios Saccas (mort vers 240 ap. J.C.), y tint le rôle principal avec des auteurs majeurs comme Plotin (204 - 270), Origène (182 - 254) ou Porphyre (234 - 305). Outre l'originalité de leur pensée, ils s'efforcèrent de réaliser la synthèse entre Aristote et Platon, le premier étant présenté comme le pédagogue du second.

Porphyre fut le promoteur du renouveau de la logique pour tout le moyen-âge, à travers, entre autres, l'*Isagogè*, brève introduction à la lecture des *Catégories* d'Aristote. Ouvrage concis, clair, parfaitement ordonné et facile à lire, son influence se répandit surtout grâce à la traduction latine commentée de Boèce (470 - 525), et fut le premier des manuels obligés de la "logica vetus" ou "ancienne logique". Le succès de ce traité véhicula deux prises de position majeures, partagées par presque tous les logiciens.

L'opuscule débute, en effet, avec ces mots : « Étant donné qu'il est nécessaire, pour apprendre la doctrine des *Catégories* d'Aristote¹³, de connaître ce que sont le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident, ... tout d'abord, la

¹³ Et pour apprendre tout le reste de la logique, précisera Porphyre.

Guide de lecture des Seconds analytiques

question de savoir si ce sont des réalités subsistantes en elles-mêmes, ou seulement de simples conceptions de l'esprit, et, dans le premier cas, s'ils sont corporels ou incorporels, si enfin, ils sont séparés ou s'ils ne subsistent que dans les choses sensibles et derrière elles, j'éviterai d'en parler ». Il avertit donc d'entrée de jeu qu'il prendra soin d'écarter une délicate question à tiroirs. Celle-ci restera célèbre comme le "Questionnaire de Porphyre" à l'origine de la "Querelle des universaux" qui secoue toute l'histoire de la philosophie après lui. Jusqu'à nos jours, puisque Maritain ne dira pas autre chose dans sa *Petite Logique* (1923), dont l'avant-propos précise qu'il reporte à plus tard et ailleurs des questions comme « par exemple, la discussion (métaphysique) du nominalisme et du réalisme... »

Vérité ou cohérence ?

Il ne s'agit pas de reprocher à Porphyre d'avoir soulevé cette problématique tout à fait centrale, mais de croire et de laisser croire qu'on pourrait pratiquer et surtout comprendre la logique sans y avoir répondu. Après lui, en effet, on distinguera systématiquement entre une "logica minor", ou "petite logique", ou encore "logique formelle", indépendante de la question des universaux, et une "logica major", ou "grande logique", ou encore "logique matérielle", qui la prendrait en compte. Beaucoup soutiennent même que la logique ne saurait être que formelle tandis que le versant matériel ferait l'objet d'une autre discipline, la "critique", ou même l'épistémologie des sciences dans son ensemble.

Or, Aristote est parti d'une position très exactement contraire : « Le vocabulaire oral est le symbole des empreintes dans l'âme... les langues ne sont pas les mêmes chez tous les hommes, bien que ces empreintes dont les expressions sont les signes directs, soient identiques chez tous, comme sont identiques aussi les choses dont ces empreintes sont les similitudes. Ce sujet fut traité dans notre livre *De l'âme*, car il relève d'une discipline différente¹⁴ ».

Les termes employés par le philosophe sont forts : le langage est le signe extérieur de notre compréhension intime, et celle-ci est la similitude des réalités extérieures. Si les langues sont variables suivant les cultures parce qu'elles sont des créations humaines, la compréhension des choses, en revanche, est la même pour tous, car le monde extérieur est, lui aussi, identique pour tous, et comprendre est un phénomène naturel partagé par l'espèce humaine en son entier. C'est pourquoi le vocabulaire n'est qu'un "signe", plus ou moins parfait, alors que la compréhension intime est une "similitude"¹⁵ des choses, c'est-à-

¹⁴ *Traité de l'interprétation*, L I, ch. 1.

¹⁵ On a souvent traduit *similitudo* par ressemblance, mais c'est un sens beaucoup trop faible pour rendre compte de la véritable adéquation entre la forme dans la chose et la forme dans l'esprit. On a aussi utilisé "représentation", mais ce terme fait trop penser à reconstruction,

Histoire de la logique

dire, comme Aristote le précise dans son *Traité de l'âme*, l'exacte adéquation à l'essence même du réel. Seule cette chaîne continue des choses aux mots fait de la logique une science.

Dès l'introduction de son *Traité de l'interprétation*, Aristote a jugé ce rappel indispensable (bien qu'étranger à la matière logique proprement dite, précise-t-il), car la science a pour seule finalité de "faire savoir"¹⁶, autrement dit d'offrir une certitude sur la vérité des choses en connaissance de cause. « Savoir quelque chose », écrit saint Thomas, « c'est le connaître parfaitement, et appréhender complètement sa vérité, car les principes d'être et les principes de vérité se rejoignent... Or, la démonstration est un syllogisme scientifique, autrement dit, qui fait savoir »¹⁷. Tous les outils intellectuels élaborés par Aristote découlent de cet objectif, et si on le supprime d'entrée de jeu, comme le fit Porphyre, on démonétise totalement la valeur de la logique.

Elle se transforme en une mécanique autonome dont ne reste plus que la cohérence interne pour seul critère de jugement. Peuvent fleurir, dès lors, tous les systèmes hypothético-déductifs possibles, en fonction de propositions arbitrairement retenues pour vraies ou fausses. La porte est ouverte aux modèles mathématiques abstraits, qui ne se soucient aucunement de savoir si le triangle existe réellement dans le bronze, dans le bois, ou dans un monde d'idées. L'intime compréhension n'est plus l'empreinte des choses dans l'âme, mais devient une autoréférence interne.

L'inflation des inventions logiques et des langages formels, totalement étrangers à Aristote, et contraires même à son intention, n'a plus de limite. Remarquons, en effet, que l'ordre entre les choses est double, selon le Philosophe¹⁸ : un premier régit l'organisation interne d'un groupe quelconque, et un second relie ce groupe à son principe. Le premier doit donc rendre des comptes au second. Mais s'il s'en coupe volontairement pour s'autogérer, il perd tout critère supérieur d'organisation d'ensemble. La mesure provient, en effet, de la fin. Lorsqu'un outil n'a d'autre univers que lui-même, il n'existe plus aucune raison de restreindre sa complexité ni ses originalités. Les paradoxes dits "de Russel"

donc à une re-interprétation subjective dans l'acte de connaître, ce qu'Aristote récuse totalement. *Similitudo* vient de *semel* qui signifie "une seule fois". Or, le Philosophe distingue trois types d'unités : l'identité, qui est une unité substantielle, l'égalité, qui est une unité quantitative et la similitude, qui est une unité qualitative. Deux qualités semblables sont donc une seule et même qualité, inhérente, cependant, en deux sujets distincts.

¹⁶ *Seconds analytiques*, LI, ch. 3.

¹⁷ *Commentaire des Seconds analytiques*, L I, l 4, n° 32, l 14 n° 125. "Scientifique" traduit mal *scientialis* ou *scientificum*, car il ne rend pas le sens actif des termes latins. Si le mot existait, il aurait fallu écrire "scientifiant", c'est-à-dire cause de savoir.

¹⁸ Surnom habituellement donné à Aristote ; on lit également : le Stagirite.

Guide de lecture des Seconds analytiques

ont atteint, de ce point de vue, un réel sommet de l'inutilité philosophique, nonobstant leur intérêt mathématique (paraît-il).

La logique, détachée du réel, peut se poser en discipline indépendante, libre de choisir ses principes et ses objectifs ; cousine de la philosophie ou de la théologie, certes, mais sans plus de lien, et encore moins de dépendance, avec parfois même des tentations hégémoniques. C'est ce qu'illustre parfaitement l'histoire de cette doctrine. Les hasards de la chronologie expliquent même, pour une bonne part, cette évolution, puisque les œuvres logiques d'Aristote furent connues du moyen-âge plusieurs siècles avant ses traités scientifiques. Le lien de subordination des premières envers les seconds dans la pensée d'Aristote, fut donc demeuré ignoré durant cet intervalle où la logique prit un premier essor décisif pour les siècles suivants. La rivalité entre disciplines atteindra son paroxysme dans le conflit opposant le laïc Abélard (1079 - 1142) à son maître l'évêque Guillaume de Champeaux (1070 - 1121), puis à saint Bernard de Clairvaux (1090 - 1153). Elle connût un autre sommet au cours du XIV^e siècle, où des auteurs comme Ockham réduisirent toute la philosophie quasiment à la logique.

Une logique non universelle ?

Le deuxième point de tension fut de confondre universel et prédicable. Porphyre écrit, en effet, un peu plus loin : « ce qu'il y a de commun à toutes ces notions, c'est d'être attribuées à une pluralité de sujets ». Genre, espèce, différence, propre, accident désignent des types logiques d'universalité. On appelle universel, un terme qui peut s'attribuer à plusieurs autres sans changer de signification. Universel serait la contraction de "unum versus multa" (un face à plusieurs). Un genre se dit de plusieurs espèces ; "animal", par exemple, s'attribue tout aussi bien à "chien" qu'à "cheval" ou à "castor", car tous trois sont des animaux différant par l'espèce. L'espèce, quant à elle, est un universel imputable à chacun de ses spécimens concrets. Par ailleurs, une propriété comme "avoir une stature verticale", qualifie universellement un aspect de l'espèce humaine, tandis qu'un accident comme "blanc" s'attribue indifféremment à autant de genres, d'espèces et d'individus susceptibles d'arborer cette couleur. La différence, enfin, est une qualité d'un certain type, puisqu'elle affecte l'essence même de l'espèce en l'isolant au sein d'un genre ; elle s'y attribue donc universellement et essentiellement. "Rationnel", par exemple, détoure l'espèce homme au sein du genre animal.

On a voulu voir dans ce développement de Porphyre un progrès sur l'analyse d'Aristote. Celui-ci, en effet, ne retient qu'une répartition en quatre classes : l'accident, le propre, le genre et la définition (association du genre et de la

Histoire de la logique

différence)¹⁹. N'apparaissent ni l'espèce, ni la différence prise isolément. Mais en fait, la perspective est tout autre.

Dans son traité des *Topiques*, Aristote ne veut pas définir ce qu'est un universel, mais cherche à distinguer quatre modalités d'attribution d'un terme à un autre (d'où le nom de "prédicable"). Il ne s'agit pas de savoir si animal est réellement un genre ou non, mais de se demander si, par exemple, dans l'expression "les barbares se comportent comme des animaux", animal est attribué à barbare à la façon d'un genre, ou d'une définition, ou d'une propriété ou d'un accident. Pour cela, Aristote énumère de longues listes de critères (les fameux "topoi" ou lieux) permettant de juger du caractère accidentel, approprié, générique ou définitoire de l'attribution de tel terme à tel autre. Mais cela ne suffit pas à expliquer la différence entre les deux auteurs, si l'on ignore que pour Aristote, la "prédication" qui est l'opération d'attribution d'un terme à un autre dans un jugement scientifique ou philosophique, se déroule nécessairement dans l'universel, c'est-à-dire en faisant abstraction des cas singuliers, comme nous l'avons vu.

« La raison ne s'arrête pas à la pratique de cas concrets ; forgeant son expérience sur de nombreux événements particuliers, elle en tire un facteur d'unité solidement implanté dans l'âme, qu'elle envisage indépendamment des phénomènes singuliers. C'est ce point commun qu'elle prend pour principe d'art et de science... l'universel est généralisé à tous les cas, conformément à ce que nous expérimentons en certains. Un tel universel est dit siéger en l'âme tant qu'il est manipulé séparément des singuliers mouvants ; on le dit aussi unique, indépendamment des multiples spécimens, non selon l'être, mais dans l'attention portée par l'intelligence qui observe une nature quelconque comme l'homme, sans se pencher ni sur Socrate, ni sur Platon »²⁰.

Dans ce contexte, l'espèce ne peut aucunement être prédicat (attribut) mais seulement sujet destinataire. Elle est en effet le degré zéro de l'universalité (il n'existe pas de sous-espèces d'hommes). Un terme ne s'attribue pas à une espèce "à la façon d'une espèce". Ce serait redondant et dénué d'intérêt. Mais tout ce que la philosophie attribue à la façon d'un accident, d'une propriété, d'un genre ou d'une définition, elle le fait à destination d'une espèce, puisqu'elle prédique dans l'universel.

Qu'on qualifie, en effet, l'homme d'animal raisonnable à la façon d'un accident (par exemple : "l'homme se montre rarement un animal raisonnable"), à la façon d'une propriété ("l'homme est bipède, vertical, doté de mains aux pouces en opposition à la paume, raisonnable et concepteurs d'outils"), ou d'un genre ("les chevaux et les hommes sont des animaux raisonnables") ou enfin, d'une

¹⁹ *Topiques*, L II à VII.

²⁰ *Commentaire des Seconds analytiques*, L II, l 20, n° 592.

Guide de lecture des Seconds analytiques

définition (“Tout homme est animal raisonnable”), c’est de toute façon une espèce, l’espèce homme en l’occurrence, qui est le siège de la qualification. Dans l’opération logique de prédication, elle est toujours sujet, jamais prédicat, et lorsqu’un accident, un genre, une propriété ou une définition sont sujets de prédication, c’est qu’ils sont pris à la façon d’une espèce. Voilà pourquoi il n’y a que quatre prédicables et non pas cinq ; cinq universels, dont quatre sont prédicables, et un, sujet.

Saint thomas précise, en effet, que d’après Aristote, « parvenu aux différenciations dernières, espèces et différences se superposent... Comme les formes essentielles ne nous sont pas connues par elles-mêmes, elles doivent être manifestées par des accidents qui désignent ces formes. [*Nous devons donc*] notifier la forme de l’espèce par des accidents plus communs. Ces différences seront dites substantielles parce qu’elles conduisent à repérer la forme essentielle, mais sont plus communes que l’espèce, car elles résultent d’indications issues de genres supérieurs... Tout ce qui est nécessairement inhérent est attribué universellement. Pour la triade [*exemple donné auparavant par Aristote*] ou n’importe quoi d’autre, les éléments prédiqués dans l’identité sont obligatoirement comme indiqué, c’est-à-dire attribués nécessairement et universellement. Or, une attribution conforme à ce mode [*à savoir genre et différence spécifique*] énonce l’essence même de la triade ou de n’importe quoi d’autre..., car toute prédication disant ce que c’est, indique soit le genre soit la définition désignant l’essence... Nous appelons, en effet, essence des choses, ce qui s’observe finalement en chaque individu d’une espèce²¹ ».

Faire de l’espèce un prédicable, même si l’on ne peut accuser Porphyre d’en être le seul responsable, eut des conséquences lourdes. Cela contribua à éloigner encore la logique de l’esprit d’Aristote, en incluant indistinctement les sujets singuliers concrets dans l’analyse des propositions. Car si l’espèce devait être prédiquée, ce ne pouvait être que des individus.

Et c’est pourquoi nous trouvons dans presque tous les manuels de logique, cette incongruité à titre d’exemple de syllogisme :

- Tout homme est mortel
- Or, Socrate est un homme
- Donc, Socrate est mortel

Un tel discours n’a rien d’un syllogisme, encore moins d’une démonstration. « Il faut prendre non pas la caractéristique attribuable en particulier à tel homme, mais celle applicable à tout homme, car le syllogisme ne se forme qu’avec des propositions universelles »²². Nous allons essayer de le montrer, comme un

²¹ *Commentaire des Seconds analytiques*, Livre II, l 13, n° 533 à 535.

²² *Premiers analytiques*, L I, ch. 27,43b13.

Histoire de la logique

premier exercice de logique. Prenons tout d'abord la première proposition "tout homme est mortel", qu'on nomme majeure. Elle est vraie en un sens, et fausse en un autre. Si mortel signifie "définitivement anéanti dans la mort" (comme c'est le cas des autres êtres vivants), alors, elle est fausse, mais, s'il veut dire "séparabilité de l'âme et du corps" (en affirmant la pérennité de l'âme humaine malgré la séparation d'avec le corps), elle est vraie. Cette distinction n'a pas en soi grande importance pour notre propos, mais elle montre deux choses : 1°- la logique ne s'arrête pas aux mots, ni à leur signification lexicale, mais renvoie toujours aux choses en fin de compte. 2°- nous comprenons que ce n'est pas en tant qu'homme, que l'homme est mortel, mais en tant que composé de corps et d'âme, ce qu'il partage avec tous les êtres vivants, animaux et végétaux. La proposition scientifique qui aurait donc dû nous retenir est la suivante : "tout vivant est mortel", car elle relie la cause à l'effet. C'est le fait de vivre qui rend mortel. Une pierre est, en un sens, immortelle.

Mais surtout, la seconde proposition "or, Socrate est un homme" (nommée mineure) n'apporte aucune avancée dans le raisonnement. Car ce n'est pas parce que Socrate est Socrate, qu'il est un homme. Sinon, Platon, Jules César, etc. qui ne sont pas Socrate, ne seraient pas des hommes. Reste donc l'unique solution : c'est parce qu'il est homme que Socrate est un homme. On voit la redondance masquée. La mineure est un pur pléonasme, sans progrès dans la connaissance, donc parfaitement vide. Elle revient à dire "tel homme est un homme", où, pour que le prédicat puisse être attribué au sujet, la connaissance du sujet doit déjà le présupposer.

« Aucune espèce dernière, en effet, ne se dit du singulier au moyen d'un intermédiaire. Une proposition du genre : "Socrate est un homme" est donc immédiate, mais elle n'est pas principe de démonstration, car il n'y a pas de démonstration du singulier, qui n'est pas sujet de science. Toute proposition immédiate n'est donc pas principe de démonstration, mais seulement les universelles »²³.

Logique et théorie de la supposition

Cette orientation vers le singulier contribua sans doute fortement au développement de la "théorie de la supposition". Il s'agit d'une sorte de logique du non-universel faisant une distinction entre la signification d'un terme et sa désignation ou référence. Un même mot serait doté d'un sens, exprimé par sa définition, et d'une référence, qui serait la réalité à laquelle il renvoie. La définition, dans ce cadre, n'est autre que celle portée dans les dictionnaires, et reste unique, même en cas de variation de "supposition". Cette dernière, quant à elle, dépend du contexte dans lequel est employé le terme.

²³ *Commentaire des Seconds analytiques*, L II, l 36, n° 374.

Guide de lecture des Seconds analytiques

Prenons une série de sept exemples :

1. Homme est un dissyllabique
2. Homme est une espèce du genre animal
3. Homme est 6 milliards aujourd'hui
4. Homme est en train de courir devant nous
5. Homme est animal debout
6. Homme meurt d'accident domestique toutes les heures
7. Hommes de cette chorale vont dîner après le concert

Dans ces sept propositions, d'après la théorie de la supposition, le terme "homme" renvoie, selon le contexte, à des réalités d'ordre différent, sans pour autant changer de définition ni de sens. Soit il se désigne lui-même, comme objet grammatical (1) ou objet logique (2) ; soit il désigne indistinctement un groupe fini d'hommes (3) ; soit concrètement une personne précise (4) ; soit abstraitement l'essence humaine (5) ; soit indistinctement une série d'hommes concrets (6) ; soit un groupe concret et distinct d'hommes (7). Des taxonomies, différentes selon les auteurs, les écoles, les pays et les époques (du XIII^e au XV^e siècle), ont été dressées pour répertorier et classer tous ces types de références.

Plusieurs problèmes se posent à ce sujet. Tout d'abord, s'il revient à la supposition de référer à la réalité, ce n'est donc pas le rôle de la signification puisqu'on les sépare sur ce point. Voilà qui est, à nouveau, totalement étranger et même contraire à la pensée d'Aristote. En effet, « l'opération de définition aboutit soit à l'identité, soit seulement à la signification du nom... Elle n'enrichit une telle notion que parce qu'elle énonce l'essence de quelque chose, mais si n'existe aucune réalité dont la définition donne l'essence, alors celle-ci se confond avec l'expression expliquant le sens d'un nom²⁴ ». Le propre d'une définition réelle, selon Thomas d'Aquin, c'est de référer d'elle-même à la réalité ; il ne s'agit, sinon, que d'une définition nominale qui n'apporte rien de plus que ce que le mot exprime. La théorie de la supposition ne retient que la seconde pour signification, ce qui révèle le contexte principalement nominaliste de sa pratique. Les nominalistes ne reconnaissent pas les définitions réelles.

Nous voyons par ailleurs, que dans la proposition (5), signification et supposition coïncident, ce qui prouve qu'on ne peut les diviser comme le fait la théorie. Une division où un membre d'une branche se retrouve dans l'autre branche, est une division boiteuse. Remarquons également que seule cette proposition (5) renvoie à une essence universelle. Toutes les autres désignent soit des cas réels concrets plus ou moins cernables et quantifiables (3, 4, 6 et 7), soit des notions purement mentales (1 et 2). Or, nous l'avons dit, le raisonnement

²⁴ *Commentaire des Seconds analytiques*, L II, l 6, n° 465.

Histoire de la logique

logique ne s'intéresse qu'à l'universel ayant un fondement réel. Au fond, cette théorie nous permettrait au mieux de distinguer entre les propositions philosophiques et celles qui ne le seraient pas. Seule une supposition dite "propre, personnelle, commune, distributive, complète" (Maritain), ou bien "commune, naturelle" (Pierre d'Espagne), ou bien "formelle, réelle, absolue" (manuel jésuite espagnol), ou bien "propre, personnelle, commune, simplement confuse" (Ockham), etc., sera philosophique. Notons au passage la variété des nomenclatures, signe des fluctuations de la doctrine.

Autre difficulté : on aura observé que le sujet "homme" dans les sept exemples ci-dessus, est pris identiquement à chaque fois. Or c'est totalement incongru en une langue où l'ajout d'article défini ou indéfini doit venir préciser l'usage du nom. En bon français, nous aurions dû écrire : "les hommes sont 6 milliards...", "un homme est en train de courir...", "homme est un dissyllabique...", "un homme meurt...", etc. Mais l'article n'existe pas en latin, raison pour laquelle la confusion des genres menace davantage. La théorie de la supposition a été élaborée pour lutter contre. Elle apparaît donc fortement attachée à une langue, et révèle son caractère plus grammatical que logique, car la logique est la même pour tous.

Tentons, néanmoins, de redonner un intérêt à une doctrine qui, sur trois siècles, connut un foisonnement exubérant, avant de tomber dans les oubliettes (la célèbre *Logique de Port-Royal*, au XVII^e siècle, n'en dit mot). Saint Thomas après Aristote, dans le *Traité de l'âme* qu'il commente, énonce deux façons de connaître quelque chose : « Puisque des puissances différentes sont requises pour connaître des objets différents, Aristote conclut que l'âme ou bien connaît la chose avec une puissance, et sa quiddité avec une autre, ou bien avec une seule et unique puissance, mais qui se rapporte de façon différente à chacune.... L'âme connaît la matière sensible avec le sens. Mais il faut qu'une puissance différente distingue l'être de la chose c'est-à-dire son identité. Nous ne pourrions connaître la comparaison de l'universel au singulier s'il n'existe une puissance qui connaisse l'un et l'autre. L'intelligence, donc, connaît l'un et l'autre, mais de manières distinctes. Elle connaît en effet la nature de la chose, c'est-à-dire son identité, quand elle se redresse vers elle, mais elle connaît le singulier moyennant une sorte de fléchissement en retour sur les images dont les espèces intelligibles sont abstraites »²⁵. Nous serions tentés de conclure que la logique s'occupe d'organiser le premier type de connaissance intellectuelle, celui qui considère les universels, tandis que la théorie de la supposition porte sur le second, c'est-à-dire sur le retour de l'intelligence aux cas concrets.

²⁵ *Commentaire du Traité de l'âme*, L III, l 8, n° 711 à 713.

Guide de lecture des Seconds analytiques

Les silences de Thomas d'Aquin

Saint Thomas connaissait par cœur toutes ces thèses, car il en a été bercé dès le début de ses études universitaires. Or, il n'en dit mot dans ses commentaires de logique, ni pratiquement dans toute son œuvre²⁶, sauf en deux contextes tout à fait singuliers, celui de la Trinité et celui de l'Incarnation, où la notion de "suppôt" (et donc, de supposition), prend un tour inédit, inconnu partout ailleurs et pour cause : il y a, en ces matières, recouvrement du singulier et de l'universel, de la personne et de la nature, de l'être et de l'essence. Ce silence est-il porteur de sens ?

Pour quelle raison est-il resté muet sur la "logica modernorum" et ses chapitres obligés sur les syncatégorèmes, sur la théorie de la supposition, sur le traité des conséquents, sur les arcanes des "sophismata", des "insolubilia" et des "impossibilia" ? Autant de thèmes, annoncés dès le XII^e siècle, déjà systématisés dans des manuels (*Summulae logicales*) attribués à Pierre d'Espagne (1220 - 1276, ou peut-être, plus tôt encore), et qui verront leur intérêt grandir démesurément aux XIV^e et XV^e siècles, auprès d'auteurs comme Guillaume d'Ockham (1285 - 1349), Walter Burleigh (1275 - 1345), Jean Buridan (1292-1363), Albert de Saxe (1316 - 1390), etc., avant de sombrer dans le mépris et l'oubli. Le XX^e siècle, toutefois, a voulu les réhabiliter comme prémonitoires de l'actuelle logique mathématique.

Pourquoi saint Thomas n'achève-t-il pas le commentaire du *Traité de l'interprétation*, et ne commente-t-il ni les *Premiers analytiques*, ni les autres œuvres logiques d'Aristote²⁷ ? Voulait-il éviter d'entrer dans la machinerie technique, celle des "carrés logiques", des multiples "modes des figures" et leurs acrostiches, des syllogismes hypothétiques et des propositions modales, où se complaisent à l'envi les logiciens ? Souhaitait-il laisser de côté ses aspects moins spéculatifs, comme la dialectique ou la rhétorique, pour ne s'en tenir qu'aux visées proprement philosophiques ?

Peut-on interpréter ces silences – volontaires à n'en pas douter ? Thomas d'Aquin aura-t-il jugé superflu d'ajouter au nombre et à la qualité des traités qui l'ont précédé ? Aux œuvres de son maître saint Albert, notamment, qui offrent la

²⁶ Saint Thomas est plus prolixe dans son *Commentaire des Sentences de maître Lombard*. L'ouvrage tient une place à part ; c'est en quelque sorte sa thèse de doctorat, selon l'usage de son époque. Ce commentaire est le seul parmi tous les écrits de l'auteur, où il veut se montrer disciple autant que maître, pour les besoins de l'épreuve. Il tient à manifester sa connaissance parfaite des enseignements reçus, et l'ouvrage fourmille de détails explicatifs et méthodologiques qu'on ne retrouvera plus par la suite. Cela en fait un document témoin pour les historiens de l'enseignement universitaire de ce temps.

²⁷ Saint Thomas n'a pas commenté le traité des *Catégories*. Il en donne toutefois une synthèse assez développée au moins en deux endroits : *Commentaire des Physiques*, L III, l 5, n° 322 ; *Commentaire de la Métaphysique*, L III, l 9, n° 889 et sqq. Voir nos traductions de ces ouvrages chez L'Harmattan.

Histoire de la logique

synthèse la plus complète de la logique aristotélicienne à son époque ? Aura-t-il trouvé inopportun de se pencher sur la “Logique des Modernes” parce qu’elle n’apportait pas grande valeur ajoutée philosophique ? A-t-il volontairement ignoré tout ce qui pouvait distraire de servir la philosophie ?

Saint Thomas n’aborde pas la logique d’Aristote en logicien, mais en philosophe. On peut comparer la logique à la gymnastique. Les deux reçoivent la double mission d’être à la fois une discipline à part entière et un exercice d’entraînement commun pour les autres – la logique, pour toutes les sciences, et la gymnastique, pour tous les sports. Mais la culture physique utile aux joueurs de rugby n’est pas celle des nageurs ou des patineuses. Et celle que peaufinent les gymnastes pour leur propre art, ne sert souvent à personne d’autre, car tel n’est pas non plus son but. N’y a-t-il pas quelque chose de semblable dans la vision thomiste de la logique ? Sans refuser la liberté et la créativité du logicien, il semble que saint Thomas ait voulu fixer les axes et les limites d’une gymnastique mentale dédiée à “bien juger” en philosophie, et plus encore, sans doute, en théologie. Sans porter aucune condamnation. D’où son silence ?

Organisation des Seconds analytiques

L'ordre, clef de compréhension

Comme toujours, chez Thomas, la clef de compréhension de ses commentaires ne se trouve pas d'abord dans le détail des explications. Pour important que soit ce qu'il écrit au fil des pages, nous passons totalement à côté de l'essentiel si nous nous servons de ces ouvrages pour lire ce que dit Thomas à l'occasion de tel ou tel sujet. L'usage de l'auteur "par lieux parallèles" qui consiste à accumuler au travers de toute son œuvre, les références où il aborde une question quelconque, usage trop fréquent et infiniment facilité avec les bases de données informatiques, peut représenter un réel danger pour une bonne intelligence de sa pensée.

On ne peut oublier, en effet, que le moindre traité de Thomas d'Aquin répond à une intention propre, véritable fil rouge qui informe chaque paragraphe, du début à la fin. Aussi, aller piocher sans discernement, un peu partout dans ses écrits tant théologiques que philosophiques, c'est risquer d'accumuler un lot matériel de conclusions, certes, mais sans respect pour les démarches intellectuelles qui les justifient. Or, la méthode gît dans l'ordre introduit et non dans le contenu. Et la méthode est ce que l'on doit maîtriser en premier pour parvenir à la certitude scientifique, au-delà du savoir encyclopédique.

C'est là que beaucoup d'ouvrages et de manuels dits de "philosophie thomiste" pèchent plus ou moins gravement. Ils fourmillent de citations et de références fort précieuses sur tous les sujets abordés, mais sont globalement construits selon une table des matières très étrangère à l'esprit d'Aristote. L'accumulation de connaissances vraies s'accompagne, dès lors, d'une déformation vicieuse des opérations intellectuelles.

Saint Thomas offre un exemple parfait de l'opposition frontale des méthodes selon les points de vue de la théologie et de la philosophie. Au début de son interrogation sur l'âme dans la *Somme théologique*²⁸, il écrit : « La nature humaine est du domaine du théologien, en ce qui concerne l'âme ; le corps ne l'intéresse que dans son rapport avec elle. On commencera donc par l'âme, et puisque les substances spirituelles possèdent, selon Denys, essence, pouvoir et activité, on examinera les questions relatives : 1° à l'essence de l'âme ; 2° à son pouvoir, c'est-à-dire à ses puissances ; 3° à son opération ». Or, cet ordre est exactement l'inverse – terme à terme – de celui qu'il préconise, dans l'étude philosophique de l'âme : « Il faut, dans la connaissance de l'âme, partir de

²⁸ *Somme théologique*, Ia, Q 75, Prologue.

Organisation des Seconds Analytiques

l'extérieur, de sorte que l'objet nous conduit à la connaissance de l'acte, l'acte à la puissance, et la puissance à l'essence de l'âme²⁹ ». Il est inconcevable que cette opposition soit fortuite. Bien au contraire, c'est une information de première importance sur la méthode en l'une et l'autre discipline. Si nous traitons de l'âme en philosophe, mais sur un mode théologique, ou l'inverse, nous pervertissons les tournures intellectuelles appropriées à la possession de la science dans l'un et l'autre cas.

Voilà l'écueil sur lequel se sont brisés tant d'essais pour extraire une philosophie à partir des œuvres théologiques de Thomas d'Aquin. Un peu comme si nous voulions bâtir un traité de mathématiques sur la base des démonstrations physiques d'Einstein, par exemple. Bien sûr, nous ne serions pas sans acquérir quelque savoir en la matière, mais chacun comprend qu'un vrai mathématicien lèverait les bras au ciel en soupirant qu'on passe à côté de l'authentique esprit mathématique et que de telles façons de faire déforment durablement l'intelligence au lieu de l'éduquer. Il en va de même en philosophie.

L'ordre de procéder est donc plus important que le contenu, car il donne la raison ultime de compréhension. Le propre du sage est de mettre de l'ordre ! C'est pourquoi saint Thomas soutient un si grand effort pour l'exposer systématiquement dans tous ses commentaires. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons voulu le détacher du texte même et le disposer en synopses avant chaque livre et chaque leçon, comme pour nos précédents travaux. Ces synopses, ainsi que les titres et sous-titres que nous avons ajoutés, sont parties intégrantes de la traduction du texte même de Thomas d'Aquin. Il ne s'agit pas de digressions ni d'ajouts de notre part, mais d'une simple variante dans la disposition des phrases.

Plan du traité des *Seconds analytiques*

Voici donc le plan global des *Seconds analytiques* selon saint Thomas :

Livre I

1. *Nécessité du raisonnement démonstratif*
2. *Nature du raisonnement démonstratif*
 - a. *Le syllogisme démonstratif en lui-même*
 - i. La démonstration est un syllogisme qui fait savoir
 - ii. Matière de la démonstration
 1. Démonstration en raison de l'identité
 - a. Principes nécessaires
 - b. Principes par soi
 - c. Principes propres

²⁹ *Commentaire du Traité de l'âme*, L 2, 16.

Guide de lecture des Seconds analytiques

- 2. Démonstration en raison du fait
- iii. Forme de la démonstration
- iv. Le syllogisme, source d'erreur
- v. Faut-il remonter à l'infini dans les principes ?
- b. *Comparaison entre les démonstrations et entre les sciences*
 - i. Les démonstrations entre-elles
 - ii. Les sciences engendrées par les démonstrations

Livre II

- 3. *Principes du raisonnement démonstratif*
 - a. *La connaissance du moyen-terme*
 - i. Quel est le moyen-terme dans la démonstration ?
 - ii. L'identité dans la démonstration
 - iii. La raison d'identité dans la démonstration
 - iv. Comment chercher l'identité
 - v. Comment chercher la raison d'identité
 - b. *La connaissance des propositions premières*

Analytique et méthode scientifique

Beaucoup de commentateurs récents d'Aristote hésitent à voir une continuité entre la doctrine exprimée dans les *Analytiques* et l'organisation de ses traités scientifiques comme les *Physiques* ou le *Traité de l'âme*, sans parler de la *Métaphysique*. Comme si le Philosophe avait construit une méthode scientifique idéale, mais en aurait suivi une tout autre dans la pratique. Tel n'est pas l'avis de Thomas d'Aquin. Pour le voir, cependant, nous devons analyser non pas le contenu de ses explications, mais bien l'ordre qu'il prend soin de dégager en chaque œuvre. C'est le but de la mise en synopses de ses commentaires.

- Le *Traité de l'âme*, par exemple, est exactement construit sur le schéma de la définition, tel que le fixe Aristote dans divers passages à ce sujet (notamment aux *Seconds analytiques*). Nous avons vu qu'il n'existe pas, à proprement parler, de traité de la définition, mais que celui-ci est éclaté en divers endroits). C'est d'ailleurs au début de l'ouvrage, que nous lisons de très précieuses informations sur la façon de définir en général. Ce n'est pas un hasard.

Ces indications ne se limitent d'ailleurs pas à introduire la définition générale de l'âme comme "acte premier d'un corps organisé", que nous découvrons peu après. Cet énoncé, aux dires mêmes d'Aristote, demeure, en effet, trop commun et doit être précisé. Autrement dit, conformément aux indications du début, après être descendu aussi loin que possible dans la division d'un genre en ses espèces, Aristote complète son effort de définition par un autre chemin, celui de la remontée des accidents à l'essence. Il entend donc aller des objets visés par le vivant aux opérations portant sur eux, puis de ces opérations aux puissances opérantes, et enfin de ces puissances à l'essence qui en a le pouvoir, afin de savoir ce qu'est, en chaque cas l'âme capable de poser ce type d'opérations sur

Organisation des Seconds Analytiques

ces types d'objets³⁰ ; autrement dit, quelle est l'identité de l'âme d'un végétal capable de se nourrir, de croître et de se reproduire, l'identité de l'âme d'un animal capable de sentir et de désirer, et enfin, l'identité de l'âme de l'homme capable de penser et de vouloir.

Le Philosophe aboutit notamment à cette définition tout à fait inattendue, selon laquelle "l'âme est d'une certaine manière toutes choses". Définition déjà formulée par Empédocle, mais en un sens différent, puisque pour ce dernier, un peu comme pour Kant, l'âme est déjà *a priori* en acte toutes choses, avant même d'aborder le monde extérieur, tandis que pour Aristote, elle est toutes choses en puissance et ne s'actue qu'au contact de la réalité du dehors. La différence entre l'âme végétale, l'âme animale et l'âme humaine tient à cette "certaine manière" d'être toutes choses.

Le maître mot est "assimiler", c'est-à-dire rendre semblable ou se rendre semblable. Telle est, finalement, l'œuvre fondamentale de l'être vivant. Les opérations de la vie végétative consistent à assimiler, c'est-à-dire à transformer l'autre (l'aliment) en soi-même, puis reproduire un semblable à soi. Assimiler, pour l'âme sensible ou rationnelle, c'est connaître, c'est-à-dire se rendre semblable à l'objet connu, de façon sensible et imaginative pour l'animal sans raison, et de façon intellectuelle pour l'être rationnel. Par l'analyse des propriétés, Aristote prouve ainsi l'essence dernière de chaque âme, exactement comme il le laisse entendre dans ses *Seconds analytiques*.

Il est même envisageable qu'il avait l'intention de répondre positivement à la question que tous brûlent de résoudre, et qu'il énonce au début de son traité : « l'âme, ou une partie de l'âme, est-elle séparable ?³¹ » en s'appuyant sur cette définition de l'âme humaine, c'est-à-dire sur ce qu'est se rendre intellectuellement semblable. Nous aurions alors une démonstration "en raison de l'identité" de l'immortalité de l'homme, en tous points conforme, encore une fois, aux canons des *Seconds analytiques* : l'âme rationnelle est incorruptible en raison de son identité même, et non pas de telle ou telle de ses propriétés. Nous ne trouvons cependant pas cette démonstration dans l'œuvre que tous les commentateurs s'accordent à reconnaître comme une ébauche imparfaite, une "istoria" au sens grec.

- Le Traité des *Physiques* se prête à un même constat. Le plan général donné par Thomas d'Aquin découpe l'œuvre en trois parties qui, chacune, peuvent être

³⁰ Cf. notre ouvrage : *Lecture du Commentaire du Traité de l'âme d'Aristote par Thomas d'Aquin*, Ed. de L'Harmattan, 1999, www.thomas-d-aquin.com/Pages/Livre/Lecture_Ame/Lecture_Comm_Ame.pdf.

³¹ *Traité de l'âme*, Aristote, L I, ch.1, 403a10.

Guide de lecture des Seconds analytiques

portées par un terme de syllogisme³². Les livres I et II définissent l'être naturel (le sujet C) et ce qu'est la nature ; les livres III à VI définissent l'être mobile (le moyen-terme B), et donc le mouvement, qui en est l'acte ; les livres VII et VIII, enfin, abordent la question de l'existence et des qualités du premier moteur immobile (le majeur A). La portée générale des *Physiques*, est donc que "Tout être naturel (C) est actuellement mû par un premier moteur immobile (A), parce que c'est un être mobile (B) ; ou encore, "tout être mobile (B) est actuellement mû par un premier moteur immobile (A), or tout être naturel (C) est un être mobile (B), donc, tout être naturel (C) est actuellement mû par un premier moteur immobile (A).

Nous avons devant nous l'exemple d'un syllogisme qui se développe sur plus de 100 pages, conformément aux règles formulées aux *Seconds analytiques*. Ceci nous permet de voir notamment que la fameuse démonstration de l'existence d'un premier moteur, à l'origine de l'interrogation métaphysique, ne se résume pas au seul livre VIII, contrairement à ce que l'on dit souvent. C'est l'ensemble de l'œuvre qui en est le déploiement, et si nous voulions en chercher l'épicentre, il se trouverait au cœur du livre VI, dans la notion d'unité de continuité. Sans unité de continuité, en effet, pas de continuation de l'effet dernier à la cause première.

Rectifions aussi une méprise possible de "l'être mobile". La mobilité évoque souvent, en français, l'agilité et la vivacité. On dira de telle personne réactive qu'elle est mobile, et on le niera de telle autre, plutôt placide. La mobilité devient une caractéristique, un accident qualificatif. Or, il n'en est rien pour ce qui nous préoccupe. C'est l'être même, engendré, évolutif et périssable, de l'être naturel qui est mobile ; il est doté d'un être "meuble" en lui-même, instable, in-fini. Sa mobilité n'est pas une caractéristique ajoutée, mais son essence. Étudier l'être mobile, c'est étudier l'être naturel en tant qu'être, et de ce point de vue, l'analyse métaphysique n'apporte rien de plus que l'étude physique – le livre VIII de la *Métaphysique*, consacré à la substance naturelle, est tout à fait homogène au contenu des *Physiques*. Si n'existaient que des êtres naturels, la science de la nature serait la philosophie première³³. De sorte qu'il y a hétérogénéité essentielle et substantielle entre l'être mobile et l'être immobile – entre l'être meuble de la physique et l'être immuable de la métaphysique. C'est du moins ce que conclut le livre X de la *Métaphysique*, et c'est le ressort même de cette science première.

Ainsi, le syllogisme s'appuie sur la mobilité, qui est l'essence de l'être naturel, comme moyen-terme de démonstration, de sorte que nous avons bien une argumentation scientifique telle que la théorise les *Seconds analytiques*. Inutile

³² Cf. le Guide de lecture introductif à notre traduction du *Commentaire des Physiques d'Aristote*, Ed. de L'Harmattan, 2008.

³³ *Métaphysique*, Livre VI, ch. 1, 1026a28.

Organisation des Seconds Analytiques

de multiplier les exemples, la doctrine développée par Aristote dans ses ouvrages logiques est bien celle mise en œuvre dans ses disciplines scientifiques. Reconnaissons qu'elle n'est pas toujours aisée à discerner.

SECONDS ANALYTIQUES D'ARISTOTE

Commentaire de Thomas d'Aquin

Avec son traité de la démonstration intitulé *Seconds Analytiques*, c'est un véritable *discours de la méthode* qu'Aristote nous livre. L'auteur parvient au sommet de l'art logique dont il est l'inventeur. Pourtant, de l'avis unanime des interprètes anciens et actuels, nous sommes devant un de ses écrits les plus difficiles à comprendre.

C'est pourquoi Thomas d'Aquin a voulu commenter minutieusement ce texte dont il juge la maîtrise essentielle au travail intellectuel. Tous ses écrits, tant philosophiques que théologiques sont, en effet, construits sur cette trame méthodologique qui leur donne force de science.

C'est aussi grâce à cette discipline d'esprit partagée, qu'il a pu entrer en dialogue fécond avec les penseurs païens, musulmans et juifs qui l'ont précédé dans la voie ouverte par Aristote. Une invitation pour notre époque de conflits culturels et religieux ?

Pour la première fois en langue française, nous en proposons une traduction qui permet à nos contemporains d'accéder à cette école de rigueur pour l'intelligence : la logique.

Guy-François DELAPORTE a créé et anime le site internet « Grand Portail Thomas d'Aquin ». Auteur de plusieurs livres sur la pensée de saint Thomas, il a entrepris, depuis une dizaine d'années, de traduire ses commentaires philosophiques.

Illustration de couverture © Alain Plotard, 2001.

ISBN : 978-2-343-04839-0
28 €



OUVERTURE PHILOSOPHIQUE